



BENJAMIN FOGEL

**LE RENONCEMENT DE
HOWARD DEVOTO**

LE MOT ET LE RESTE

BENJAMIN FOGEL

LE RENONCEMENT
DE HOWARD DEVOTO

LE MOT ET LE RESTE

2015

Pour Yasmine, Bernard, Alexis et Audrey

À la mémoire de Michel Nadel

Avec une pensée pour l'ensemble de l'équipe de Playlist Society

AVANT-PROPOS

Dans *24 Hour Party People*, le film de Michael Winterbottom consacré à Tony Wilson et à la scène musicale de Manchester, Howard Devoto intervient, sous la forme d'un caméo, pour dire qu'il ne se souvient absolument pas d'avoir couché avec Lindsay, la femme de Wilson. Steve Coogan, qui interprète le rôle principal, le coupe et, se référant à la fameuse maxime de John Ford, rappelle que lorsqu'il faut choisir entre la vérité et la légende, la meilleure solution est toujours d'imprimer la légende. Dans le cadre d'une biographie sur Howard Devoto, ce passage pourrait résonner d'une manière particulière au moment de répondre aux questions qui habitent tout projet biographique, à savoir quelle sera la part de fiction et quelle marge de manœuvre possédera le récit. Néanmoins, l'enjeu ici portant tout autant sur l'histoire musicale que sur le personnage de Howard Devoto, cet ouvrage s'appuie essentiellement sur des faits réels et n'a recours à la fiction que pour combler les vides et conférer une continuité narrative au texte. Les éléments inventés ont tous été créés dans une optique de cohérence avec les événements et de respect des vues des principaux protagonistes. Ces passages fictionnels se limitent principalement aux dialogues et pensées, aux détails de la vie amoureuse de Howard Devoto, ainsi qu'au cheminement réflexif qui aboutira à la reformation de Magazine.

AUCUN DISQUE SUR TERRE

Howard naquit à Scunthorpe (dans le Lincolnshire du Nord) le 15 mars 1952 et vécut à Nuneaton dans le Warwickshire jusqu'à ses dix ans. S'il se souvenait mal de ses premières années, c'était avant tout parce qu'il n'y avait rien de particulier à se souvenir. Sa mère, femme au foyer, et son père, comptable dans une compagnie pétrolière, lui avaient offert un cadre émotionnel et financier propice à un développement en ligne droite. Comparé aux gens du coin, on pouvait dire que les Trafford s'en sortaient bien : un salaire mensuel élevé nourrissait la famille, et, dérouté par les forts taux de croissance de l'industrie pétrolière, le spectre du chômage ne venait jamais obscurcir leur avenir. Très vite, sans pour autant se sentir privilégié, Howard prit conscience de venir d'un milieu, non pas aisé, mais enviable : contrairement à ses camarades de classe, l'argent ne semblait pas constituer un problème majeur. De son point de vue d'enfant, leur seul et unique souci était l'ennui. On s'ennuyait souvent chez les Trafford et Howard marchait dans les pas de ses parents. La première fois qu'il avait eu une vraie conversation avec son père, ce dernier lui avait raconté combien ses journées lui semblaient interminables. Il n'espérait qu'une seule chose pour son fils : qu'il trouve un jour un travail où l'on ne voit pas défiler les heures. Howard, qui se savait à l'abri du

besoin, n'arriva pas à saisir la portée de ses inquiétudes, et l'idée que la résolution d'un problème ne faisait qu'ouvrir la porte à un second, s'ancre durablement en lui.

Au niveau de son éducation musicale, là aussi son enfance s'apparentait à une page blanche. Il se souvenait du premier disque qu'il avait acheté (le premier EP des Shadows) et du premier concert auquel son père l'avait emmené (un concert de Jet Harris en première partie de Gerry and The Pacemakers où Harris ne s'était finalement jamais pointé à cause de ses problèmes d'alcool), mais rien de plus. Ses parents aimaient la musique, mais ils l'aimaient comme on aime la viande : parce qu'on trouve ça agréable d'en consommer le dimanche midi. Chez les Trafford, il y avait de la musique, mais pas de culture musicale. Cependant, lorsqu'on avait un peu les moyens, il était de bon ton d'enseigner à ses enfants un instrument de musique, et, comme on avait toujours dit de son grand-père qu'il avait une bonne oreille musicale lui permettant de reproduire sur des touches noires et blanches n'importe quelle mélodie, Howard se vit offrir un piano pour ses huit ans. Il aurait préféré quelque chose de moins sérieux, mais, d'une nature peu contrariante, il s'y mit de bon cœur et prit des cours pendant sept années consécutives.

En 1962, ils déménagèrent à Leeds où Howard traversa une adolescence agitée, bien qu'en apparence parfaitement lisse. Continuant de grandir bon an mal an, il traînait avec des gamins de son âge, plus par souci de se fondre dans la masse que par réelle envie. Élève pourtant moyen, il préférait la compagnie des professeurs à celle des morveux auprès desquels il n'apprenait jamais rien. Chaque soir, après les cours, il s'attardait en salle de classe dans l'espoir de glaner un peu d'attention. Peu habitués à susciter un tel intérêt, certains enseignants se prirent d'affection pour lui, et plus particulièrement Groveby, un professeur de lettres, au visage glabre

et aux gestes maniérés, qui lui fit découvrir Dylan Thomas et Gerard Manley Hopkins. À cette époque, Howard était évidemment bien trop jeune pour apprécier leurs écrits à leur juste valeur, mais leurs poèmes le touchèrent suffisamment, pour que, avec la naïveté d'un garçon de treize ans, il s'essaye à écrire les siens.

*

Au lycée, la nécessité de faire semblant s'estompa peu à peu, et il commença à considérer sa nature solitaire comme un atout. Mais il n'avait pas le profil du jeune homme qui, isolé des autres, se réfugie dans les études, et, s'il réussissait à passer inaperçu en tournicotant autour de la moyenne, il faisait néanmoins partie des derniers de sa classe. Contrairement à la réputation que lui feraient plus tard les médias, la lecture restait chez lui un hobby secondaire qui ne lui permettait jamais de sortir de lui-même. Prenant déjà exemple sur son père, il se levait tous les matins pour aller faire quelque chose qui ne l'intéressait pas, sans même savoir ce qui le poussait à mettre les pieds hors du lit, tout en se doutant qu'il n'avait pas vraiment le choix, et que c'était le lot de tout le monde de se plier aux contraintes imposées par la vie en société, à laquelle il fallait bien participer. Les journées passaient si lentement qu'adulte il s'en souviendrait comme d'un bloc monolithique, s'étendant à perte de vue et qui, comparé au reste de sa vie et à ces années qui avaient filé sans qu'il s'en aperçoive, s'affirmerait comme une période de gestation restée inexploitée. Inexploitée, mais pas vaine, le mal-être qui s'était emparé de lui à cette époque, cette rage qui avait pris racine on ne sait où, si ce n'est dans la pesante banalité du quotidien, devant jouer un impact significatif sur sa vie future. Lorsqu'il s'ennuyait, il ne s'agissait même pas d'un véritable ennui – il pouvait toujours dissiper

l'ennui de ne rien faire en jouant du piano ou en saisissant un livre – mais plutôt de l'ennui d'avoir à tromper l'ennui, d'être là alors que ça ne changerait rien qu'on n'y soit pas. Puis, parce qu'il fallait bien chercher des échappatoires et qu'il se passait quelque chose dans les chansons qui ne se passait pas dans la vie, il avait commencé à écouter le Velvet Underground et Bob Dylan, et à rêver d'aller à des concerts.

Richard Boon avait été l'un des premiers garçons avec qui il avait sympathisé et partagé plus que des blagues, des anecdotes de cours et des repas à la cantine. Né à quelques mois d'intervalle et partageant des traits physiques communs – pommettes anguleuses et cheveux fins, regard curieux et silhouette chétive – ils s'étaient retrouvés assis à côté en cours de physique-chimie. Howard ne se souvenait plus comment s'était fait le premier contact, mais il devait probablement s'agir d'une discussion sur la musique; de quoi d'autre pouvaient bien parler deux ados qui étouffaient à Leeds? Écouter des disques ensemble avait constitué une base solide sur laquelle leur amitié s'était construite tranquillement à coup de bitures partagées et de premiers râteaux avec les filles. On ne se confiait jamais trop, mais chacun savait combien cette rencontre les avait en partie soulagés d'un poids, rendant ainsi leur mal-être moins lourd à porter.

En 1969, parce qu'ils s'ennuyaient toujours et que cela devenait ridicule de parler des heures de la musique des autres sans rien tenter soi-même, ils décidèrent de monter un groupe, un truc un peu à l'arrache, dans le style du Bonzo Dog Doo-Dah Band. Conscients que leur manque d'expérience serait un frein, ils s'accordèrent pour ne pas se prendre au sérieux. Mettre le pied à l'étrier et s'amuser un peu constituait un objectif plus raisonnable. Mais, si Howard tâonnait sans

succès, Richard n'avait tellement pas ça dans le sang qu'ils décidèrent rapidement d'en rester aux bières, laissant ainsi Howard sur sa faim. Il avait l'impression d'avoir baissé les bras face au premier obstacle venu et de ne pas s'être donné les moyens de ses ambitions, comme si, à la première série de pompes, il s'était écroulé au sol, persuadé que jamais il n'arriverait à développer sa musculature. Voulait-il être le genre d'homme qui baisse la tête face aux difficultés? Ça le grattait de l'intérieur: il voulait savoir ce qu'il avait dans le ventre. Sans parler de composition, ses sept ans de piano devaient a minima lui permettre de suivre une partition et de réaliser des reprises de qualité. En prenant son temps et en y allant à tâtons, ça ne pouvait que marcher. Richard Boon, convaincu qu'il possédait néanmoins certaines facilités, le poussa à trouver un autre partenaire et à persévérer.

L'année suivante, Howard se rapprocha ainsi de Richard Famous, un autre guitariste du lycée, avec lequel il ne partageait pas les mêmes affinités qu'avec Boon, mais dont les compétences techniques valaient bien que l'on fasse un effort d'adaptation. Quelques idées lancées en l'air et deux, trois références communes suffirent à les mettre rapidement en selle. Si leurs voix peinaient à se compléter, leur jeu de guitare faisait illusion au point de les voir décrocher deux dates dans un petit club de folk où ils interprétèrent chaque soir une douzaine de reprises. À peine âgé de dix-sept ans, tiré vers le bas par son physique ingrat, et dénué de toute confiance en soi, Howard n'en menait pas large. Bien que les gens s'avèrent bien trop occupés au bar pour réellement écouter leurs prestations, Howard conserva de ces deux soirs le souvenir d'un moment gênant où, persuadé d'usurper la place d'un autre, il jouait un rôle qui n'était pas le sien. La musique lui apparaissait encore comme quelque chose de trop *cool* pour

lui. Et puis, à cette époque, seul le plaisir de l'instant l'intéressait. Or, avec Famous, le courant ne passait pas suffisamment pour avoir envie de se battre côte à côte. Ça ne pouvait pas fonctionner. Pour se lancer, il lui fallait un véritable *alter ego*, quelqu'un avec qui prendre les choses à la légère tout en mûrissant et en s'améliorant chaque jour. Mais, lorsque dix ans plus tard, Howard écouterait les Poison Girls, le groupe anarcho-punk formé par Richard Famous, il se dirait que finalement ils avaient peut-être plus de choses en commun qu'il ne l'avait cru.

Le lycée terminé, dépourvu d'idées et d'envie, ses piètres résultats scolaires lui ayant de toute façon fermé bon nombre de portes, Howard décrocha un job de vendeur dans un petit magasin de disques de Leeds. Rien de brillant ni de très original, mais un boulot qui lui permettrait, sans rester oisif, de faire le point sur ce qu'il voulait faire de sa vie. Un autre motif avait par ailleurs motivé son choix : pouvoir écouter des albums à l'infini et se forger une véritable culture musicale. Pendant un an, les journées de Howard Trafford furent exclusivement consacrées aux disques, aux concerts et aux gens qui en parlaient en connaissance de cause. S'il devait retenir un seul et unique nom de cette période, ce serait sûrement David Bowie. Parce qu'il faisait des références à Dylan et à Warhol, il s'était précipité dès sa sortie sur *Hunky Dory* et en avait trouvé les compositions incroyables. Sur scène, ça ne valait pas Alice Cooper (tout ce qui était un peu grandiloquent l'excitait déjà), mais il y avait un truc chez Bowie, un truc qui rendait sa musique simultanément personnelle et universelle. Lui et Richard Boon pouvaient passer des journées entières à essayer de comprendre les arrangements des chansons et à débattre sur le sens des paroles. La musique avalait le temps et le recrachait avec grâce.

*

Après cet intermède épanouissant mais dont on ne saurait se contenter toute une vie, Howard chercha à se remettre dans la course et quitta Leeds pour reprendre, au Bolton Institute, des études de psychologie. Dès son arrivée, il réalisa que cette énorme bâtisse aux murs froids et à l'ambiance clinique risquerait, s'il n'y prenait pas garde, de l'assécher complètement. Une fois de plus, dès les premiers jours de cours, il ne trouva rien de mieux que de s'enfermer dans la minuscule chambre qu'il avait dégotée sur le campus et à y écouter en boucle toujours les mêmes disques. *Raw Power* était l'un d'eux. Il avait découvert les Stooges deux ans auparavant, mais ce fut vraiment en 1973 avec la sortie de ce troisième album qu'il réalisa qu'il se passait quelque chose. La réponse à toutes ses angoisses, au vide qui l'habitait, se trouvait là. Pour survivre, il fallait que l'existence ressemble à une chanson des Stooges, à une chanson comme « Search And Destroy » où l'on pouvait extérioriser d'un souffle le fait de n'être qu'un gamin paumé originaire de Leeds, un gamin perdu dans l'Angleterre des années soixante-dix, pour qui la vie avait été jusque-là clémente, tout en s'avérant particulièrement décevante. Alors, il écoutait *Raw Power*, criait tout seul dans sa chambre et se foutait de tout.

Plus tard, à la recherche de l'élément déclencheur, des journalistes lui parleraient souvent de sa découverte de *Raw Power*. Y avait-il eu un avant et un après ? Pouvait-on dire que, sans ce disque, il n'y aurait jamais eu de Howard Devoto ? On cherchait à rendre son parcours lisible, à repérer et à lier des événements qui s'imbriqueraient naturellement. Il fallait toujours que tel groupe ait influencé tel autre, permettant ainsi de reconstituer clairement une histoire de la musique prête à être

digérée. Howard n'avait rien à répondre aux questions de ce genre. Il accordait bien trop d'importance à la musique pour limiter sa relation avec elle à une poignée de chansons. Les Stooges lui avaient permis de prendre un raccourci, pas de trouver sa voie. L'idée qu'un disque puisse changer la vie de qui que ce soit lui paraissait ridicule et saugrenue ; un fantasme de journaliste tout au plus. Aucun disque n'avait ce pouvoir !

D'ailleurs, très vite, il lui sembla absurde de ramener sa construction culturelle à la musique seule. Sur les conseils de ses professeurs du Bolton Institute, il s'était pris de passion pour les écrivains français, pour Huysmans et Camus. Il s'intéressait à l'art et, sans oser y mettre le doigt, à la politique. Sans pour autant s'être normalisées, les relations avec les jeunes de son âge ne représentaient plus un problème, et, lorsqu'il se retrouvait seul, c'était indéniablement par choix et non à cause de la méfiance qu'il aurait pu susciter.

*

Pouvait-on déjà trouver dans son adolescence les traces de l'homme qu'il deviendrait ? Pour Howard, la réponse était clairement non. Rien de ce qu'il avait alors vécu ne le démarquait des autres gamins de sa génération. Les cours de piano, le premier disque des Shadows, le poids de l'adolescence, les Stooges et les écrivains français, son job dans un magasin de disque, tout cela ne signifiait rien et constituait les étapes normales du développement de bon nombre d'adolescents ; ça vous construisait un homme, mais ça ne forgeait pas une destinée. Au même moment, dans le même pays, ils avaient dû être des milliers à emprunter un parcours similaire. Comme les gens aimaient, après coup, transformer de vaines impulsions en moments de rupture... Mais Howard

ne s'était jamais laissé duper par les stigmates de son adolescence : le vrai moment charnière, celui qui avait déclenché la transformation de Howard Trafford en Howard Devoto, prince du punk et du post-punk, fondateur des Buzzcocks et de Magazine, s'était indéniablement produit plus tard, alors qu'il avait déjà fait la connaissance de Peter McNeish.

OSCILLATIONS

Les trois premiers semestres de Howard au Bolton Institute s'accordèrent avec le reste de sa scolarité : beaucoup de bonne volonté sur le papier et très peu de réussite dans la réalité. Il s'était lancé dans des études de psychologie un peu par dépit, et, dénué de toute vocation, au mieux espérait-il y apprendre quelque chose sur les angoisses et les peurs des hommes. Malgré les encouragements du corps enseignant, jamais il ne réussit à s'impliquer. Il ne manquait ni de curiosité ni d'ambition, mais l'éducation de ses parents n'avait pas suffi à lui donner le goût des études. Il restait quoiqu'il advienne un brillant cancre.

Il continuait d'écouter les Stooges et la frustration de vivre dans une ville déconnectée du monde musical s'intensifiait chaque jour un peu plus. Il rêvait d'assister à des concerts où l'on se mettait en danger, où tout pouvait arriver, où ce n'était pas juste des jeunes qui avaient payé pour voir un spectacle où l'on savait d'avance que le moindre excès ferait partie du show. Lui, il voulait voir Iggy marcher sur les mains pendant que des *kids* se battaient dans la fosse. Il voulait du sang et des larmes. Il voulait se faire retourner par le son, que plus rien n'ait d'importance, que les salles de concert se transforment en zone de non-droit où l'on repousserait toutes les barrières. Il voulait que tout puisse arriver, qu'à chaque instant la violence puisse monter d'un cran et que le cœur s'emballe sous les coups, l'excitation et la puissance de la musique. Quelque chose qui contrasterait avec ses journées habituelles où son activité la plus intense consistait à écouter des disques dans sa chambre sans faire trop de bruit – depuis

son entrée au BIT, il logeait à Bolton même dans un ancien monastère transformé en internat où l'on ne pouvait ni hurler ni laisser son corps être happé par les chansons.

*

Un jour, en cours, arborant cet air si détestable et si arrogant qui le caractérisait parfois, il s'était foutu de la gueule d'un type, assez baraqué, qui pérorait sur le cabinet qu'il ouvrirait après ses études. Howard se souvenait même avoir espéré qu'il le frappe, dans l'espoir d'une confirmation de son manque de manières. Mais le jeune homme n'avait rien répondu et, sans chercher à se défendre, avait simplement souri à Howard, un sourire destiné implicitement à lui rappeler qu'il n'avait pas de leçons à recevoir d'un fainéant qui ne validerait même pas son année. Cette indifférence qui le brûla tel un retour de flamme lui fit ouvrir les yeux : il n'aurait jamais son diplôme de psychologie. Il avait vingt-deux ans et, s'il ne s'activait pas un peu et se contentait de maugréer dans son coin, sa vie allait lui filer sous le nez sans jamais l'attendre au tournant. Il n'était pas trop tard pour réagir, mais il fallait au plus vite se prendre en main, arrêter de végéter au BIT et s'impliquer sérieusement dans des projets. Foutu pour foutu, il laissa tomber la psychologie et s'inscrivit pour la rentrée suivante en lettres modernes. Parce qu'il étouffait à Bolton, il entreprit de se rapprocher de Manchester, la plus grande ville de la région. Lorsqu'il apprit qu'un de ses professeurs de philosophie, avec qui il avait toujours entretenu de bons rapports, louait des chambres dans une maison à Salford, il sauta sur l'occasion et emménagea sur Lower Broughton Road – le fait qu'il eut flashé sur l'une des filles de la colocation ne fut pas étranger à la rapidité de sa décision. En planifiant son déménagement, il s'y voyait

déjà : il prendrait un nouveau départ, retrouverait le goût les études et sortirait avec cette Élisabeth dont la poitrine délicate ne manquerait pas de lui faire franchir, la nuit, le couloir qui séparerait leurs deux chambres. Malheureusement, comme pour calmer ses ardeurs et souligner que la vie ne se contenterait pas de belles intentions, la jeune femme en question quitta la colocation une semaine avant son arrivée. Il fallait qu'il multiplie les opportunités, qu'il provoque lui-même les événements. Fin 1975, il se décida à passer une petite annonce au Bolton Institute. Sur le morceau de papier, il était écrit qu'il recherchait des musiciens pour former un groupe influencé par les Stooges et *Sister Ray* du Velvet Underground. Seulement deux personnes répondirent à cette annonce. L'une d'entre elles était Peter McNeish.

*

Peter McNeish et Howard Trafford s'étaient déjà croisés quelques mois auparavant à l'atelier de musique électronique du BIT alors que Howard, qui essayait déjà de trouver sa voie, venait de réaliser un court-métrage et cherchait quelqu'un pour en réaliser la B.O. Peter, étudiant en ingénierie électronique, travaillait sur une étrange machine, et Howard, attiré par tout ce qu'il ne connaissait pas, lui avait demandé ce qu'il était en train de faire. Peter, sans lâcher son oscillateur des yeux et sans même relever la question, avait remarqué le t-shirt que portait Howard et avait dit : « Oh, tu es fan du Velvet Underground ? ». Mais Howard, alors qu'il s'agissait pourtant de l'un de ses groupes préférés, s'était contenté de répondre : « Ah non, pas du tout, c'est juste un vieux t-shirt ». Vexé que le type n'ait pas jugé opportun de lui répondre, il avait préféré coupé court, précisant d'entrée de jeu qu'il n'était pas là pour se faire des amis.

Malgré ce premier contact, un brin aride, chacun avait fait l'effort de poursuivre la conversation suffisamment longtemps pour que Peter juge Howard imbu de sa personne, et que Howard étiquette Peter comme un premier de la classe arrogant et prévisible, se retrouvant ainsi dans une situation où chacun avait parfaitement cerné l'autre, tout en se trompant complètement.

Mais, quand, suite à l'annonce passée par Howard, ils se retrouvèrent au domicile de celui-ci, chacun enfouit sa mauvaise première impression sous la perspective de monter un groupe – il n'y avait clairement pas assez de gens intéressants au BIT pour faire la fine bouche. Surtout que Peter s'affirma rapidement comme un profil surprenant. Si physiquement il ressemblait à n'importe quel autre étudiant – soit à un blanc-bec de vingt ans aux t-shirts mal coupés et aux pantalons en velours –, son parcours divergeait : issu de la classe ouvrière – son père bossait à la mine, et sa mère, dans le textile –, c'était un touche-à-tout qui avait conçu son propre oscillateur et composé sur celui-ci un album complet de musique synthétique, inspirée par Kraftwerk.

Comme ils portaient de loin, cela commença comme une activité annexe destinée à donner du corps au quotidien, où, chaque soir après les cours, ils évacuaient les ressentis de la journée en faisant des reprises des Troggs, de « The True Wheel » et « Baby's On Fire » de Brian Eno, ou encore du « Satisfaction » des Rolling Stones et du « Loose » de *Fun House*. Ni déshonorant ni encourageant, il s'agissait juste de gamins qui tuaient le temps, avec un peu plus de perspectives que leurs camarades qui passaient leurs nuits au pub à provoquer des bagarres. Rien ne les prédestinait à jouer le rôle qu'il jouerait dans l'histoire de la musique, mais